

Le vieil homme était assis sur un banc. Le dos voûté, appuyé sur sa canne, le cheveu rare. Il toussait beaucoup et avait une voix grave, caillouteuse. Des yeux bleus, un peu voilés observaient les enfants assis autour de lui, tel une nuée d'oiseaux; des bambins de tout âge, bien tranquilles. Ils écoutaient avec attention le récit du vieux:

- Quand j'avais votre âge, même les minots travaillaient. On n'avait pas toutes vos consoles là, et peu de temps pour jouer. La télé, on ne savait même pas ce que c'était. Est-ce que c'était mieux? Certainement pas. Mais ce n'est pas de ça que je vais vous parler. Vos parents vous ont déjà dit de ne pas faire attention à ce que je raconte, que j'étais un vieux un peu bizarre, un fou. Mais ils n'étaient pas là quand ça c'est passé. Ou ils étaient trop petits. Ils se moquent du vieillard que je suis. Et quand il sera trop tard, qu'ils seront revenus et que vous, les enfants, aurez disparu, il ne leur restera que leurs yeux pour pleurer. Pourtant ce n'est pas faute de les avoir prévenu. De VOUS avoir prévenus. Surtout soyez prudents.

Autour de lui, les enfants s'agitent. Ils ont beau connaître l'histoire par coeur, le même frisson glacé continue à leur parcourir le dos. Ils attendent avec impatience la suite, dans un silence profond et excité en même temps:

- Méfiez-vous des Houilleux mwèr, ils viendront les sombres nuits, quand la lune pleine luit, ou au contraire, lors des sombres nuits sans lune, où même le noir le plus sombre paraît clair dans la brume. Ils viendront chercher les canaris vivants, ils leur permettront de trouver leur chemin vers l'au-delà, à ceux qui ont succombé au grisou de la mine. Ils viendront chercher les enfants imprudents, ces vivants qui ne sont pas au lit aux alentours de l'heure sombre. Ils les contraindront à pelleter le coaltar pour trouver leur chemin vers l'au-delà, à ceux qui ont succombé au grisou de la mine. Pour ne jamais être pris, laissez un canari sur un portique, à l'avant de la maison. Ne répondez pas si on frappe à la porte. Ne quittez jamais votre lit pendant la nuit. Car les Houilleux mwèr ne se voient pas. Tout au plus on les devine, par la lueur défunte de leur lampe, par le crissement silencieux des cages vides et le bruit vaporeux de leur pas. Méfiez-vous des Houilleux mwèr, ou ils viendront vous chercher, vous menant de vie à trépas. ...Et quand tout sera fini, quand chaque dû sera reçu, ... alors s'éteindra ma dette...

L'enfant courait. Il fixait de ses yeux vairons, le chemin devant lui. Dévalait les pentes, dérapait sur les sentiers. Il courait, courait, de toutes ses forces, le plus vite qu'il pouvait. C'était une course contre la montre et son adversaire était le soleil. La boule de feu rouge descendait sur les terrils, baignant le ciel d'une lueur orangée.

A l'horizon, quelques hirondelles chassaient les moustiques en piaillant, se partageant l'espace avec les chauves-souris qui commençaient à sortir de leur cachette.

Mais il ne voyait rien de tout ça. Les yeux rivés devant lui, il courait à perdre haleine, le plus vite possible, mettant toutes ses forces dans la bataille alors que le soleil continuait sa course implacable vers le sol.

Son coeur battait à tout rompre. Sa respiration était de plus en plus laborieuse. Il haletait, cherchait désespérément à reprendre haleine. Mais il était en retard. Définitivement, irrémédiablement en retard. Il serait sûrement privé de sortie pendant de nombreux jours s'il arrivait chez lui après le coucher du soleil. Sans compter la raclée que sa mère lui mettrait si elle le surprenait dehors pendant la nuit. Et tout courageux qu'il était, il ne pouvait s'empêcher de repenser à l'histoire du vieillard aux yeux laiteux.

Cette histoire effrayante, il la connaissait par coeur, il l'avait tellement entendue. La première fois, il devait être un gamin âgé de deux trois ans, tout au plus. Alors il courait, courait, comme si sa vie en dépendait, laissant derrière lui la lumière du soleil couchant et ses reflets merveilleux.

Le chemin devant lui se divise, il doit faire un choix: tourner à gauche et contourner l'ancien charbonnage, ce qui lui prendra plus de temps, ou continuer tout droit, au plus court. Se moquant de toutes les mises en gardes des adultes et de la peur qui lui serre le coeur, il ignore le sentier de gauche et s'engage sur le chemin usé par les milliers de bottes d'anciens mineurs passés là avant lui.

Le soleil disparaît derrière les collines, la poussière soulevée par sa course retombe doucement sur le chemin. Il s'enfonce dans l'ancien site minier. Un dernier rayon de lumière brille au sommet du terril, illuminant la scène d'une lueur mordorée puis l'astre disparaît derrière les collines, plongeant le charbonnage dans le noir.

L'enfant court toujours. Devant lui apparaissent les anciens bâtiments de la mine. Le corps effondré, le puits dont la tour et l'ascenseur sont condamnés depuis des années. La brume se lève, enveloppe le charbonnage dans son coton vaporeux, rendant le lieu encore plus mystérieux, inquiétant. Le silence tout autour. A peine troublé par le bruit de la course de l'enfant et de sa respiration laborieuse. Puis, entre deux pas, s'élèvent tout à coup la clameur et le son plaintif d'un ascenseur se mettant en route. Le fracas du métal, le bruit du moteur.

C'est impossible pourtant, l'ascenseur ne fonctionne plus depuis des années. Depuis la grande catastrophe survenue presque cinquante ans plus tôt, il le sait.

Pourtant indéniablement, le mécanisme fonctionne. L'ascenseur arrive. Vite, l'enfant termine sa course dans un ultime dérapage, il plonge rapidement derrière un bosquet.

Sa respiration pressée laisse des ronds de vapeur dans l'obscurité. Un dernier crissement. La grille de l'ascenseur est restée fermée, pourtant, une dizaine de silhouettes en sort. Des silhouettes silencieuses, vaporeuses.

Dans le ciel, la pleine lune éclaire la scène d'une lueur surnaturelle. Elle montre des corps revêtus de bleu de travaux dont seule la lumière de leur casque permet de les distinguer. Ils sont tous absolument silencieux, Une pioche dans une main, l'autre bras tendu. Chacun porte une petite cage, vide. Et dans ce silence fantastique, on peut entendre le son, ténu, des grincements de la cage.

L'enfant retient un cri, il sursaute, son pied glisse, faisant craquer une branche. Un Houilleu mwèr se tourne lentement vers lui; la vision de ce visage blafard aux orbites vides glace son âme.

L'enfant retient sa respiration, parfaitement immobile. Le Houilleux mwèr détourne la tête, regarde devant lui; reprend enfin sa marche avec les autres.

Peu à peu, l'attroupement se disperse, chaque mineur prend une direction différente, disparaissant lentement dans la brume.

L'enfant est seul. Il reste encore quelques minutes tétanisé, silencieux et tremblant. Une sueur glacée coule lentement le long de son échine.

Il respire un grand coup, regarde à gauche, à droite. Hésite encore un peu puis s'élançe comme s'il avait le diable aux trousses. Il court, court, court droit devant lui, sans jeter un regard en arrière, il a bien trop peur.

L'ancienne mine disparaît lentement dans la brume derrière lui retournant au silence...

Quand l'enfant arrive chez lui il fait nuit noire. Ses mains tremblent en faisant tourner la clef dans la serrure. Il ouvre la porte, se glisse à l'intérieur et la claque violemment.

Il restera longtemps le dos contre la porte à trembler et reprendre sa respiration.

La voix de sa mère lui parvient de la cuisine, menaçante:

- Et c'est à cette heure ci que tu arrives? J'espère pour toi que tu as une bonne excuse.

Elle s'essuie les mains sur son tablier, remet une mèche brune en place derrière son oreille. Elle observe son enfant. Sa mine pâle, les tremblements de son corps. Elle ravale le discours de reproche et d'inquiétude qu'elle s'apprêtait à lui faire et sans un mot, le conduit vers la cuisine où elle prépare un chocolat chaud. Il restera muet face à toutes ses questions.

Le temps passe. Le printemps laisse place à l'été. L'été à l'automne.

Les feuilles tombent des arbres, les journées raccourcissent et au petit matin l'herbe craque sous les pieds.

Il fait de plus en plus froid, alors les gens se retrouvent plus volontiers devant un bon feu de cheminée et un chocolat chaud ou un whiskey que dehors devant un barbecue.

Les plaines de jeux se vident peu à peu, les consoles se redécouvrent de nouvelles vies à plein temps; les oreilles des parents souffrent des multiples cris des fratries condamnées à s'amuser à l'intérieur.

La pluie, la brume et le brouillard s'invite, donnant au monde une teinte fantasmagorique.

Pourtant même quand il fait beau, les enfants restent à l'intérieur.

Là où avant le moindre rayon de soleil poussait à aller jouer dans le parc le plus proche ou à faire un tour de balançoire dans le jardin, les parents gardent les enfants dans les maisons.

Il faut dire que depuis quelques semaines l'ambiance est lourde. Les enfants sont surveillés comme du lait sur le feu.

Depuis les disparitions.

Pour la première, on avait pensé à une fugue. Après tout, un gamin de quinze ans qui disparaît, ça peut arriver. On s'attendait à le voir revenir après quelques jours, un petit sourire désolé sur les lèvres. On en aurait bien rit par après.

Mais il n'est pas revenu.

La deuxième disparition était plus inquiétante. Un bébé. Un jeune enfant découvrant à peine la marche. On a bien pensé à un cas de maltraitance au début, un bébé, ça ne disparaît pas comme ça, en pleine nuit de son petit lit. On ne savait pas encore. Pauvres parents...

Ensuite d'autres enfants ont disparu. Toujours pendant la nuit. Ils se couchaient le soir, après un dernier bonne nuit, un verre d'eau et un gros câlin. Au petit matin, les lits étaient vides et froids, les enfants, envolés.

Les adultes devenaient nerveux, suspicieux. Ils se disaient:

- C'est horrible, tant d'enfants disparus sans laisser de traces.
Y a t'il un meurtrier parmi nous? Que pouvons nous faire?
On doit faire quelque chose, on ne peut pas laisser nos enfants disparaître!

Ils regardaient les étrangers, les nouveaux venus d'un oeil accusateur. Une milice s'était même mise en place pour veiller sur les enfants, en vain.

Rien à part le vieillard et sa canne, toujours assis sur le même banc, le regard voilé tourné vers la vieille mine, un sourire indéchiffrable aux lèvres.

On vit fleurir peu à peu des cages contenant un canari sur les porches des familles avec enfants. Pure superstition, Mais après tout, disaient les adultes, on a tout essayé, on ne peut pas laisser disparaître nos enfants sans rien faire. Si rien ne marche, autant tenter ça. Puis ce n'est pas plus ridicule que de les enfermer à clef, ce qui ne les a pas empêché de disparaître.

On peut dire ce que l'on veut, mais ça a fonctionné. Les disparitions diminuèrent jusqu'à complètement cesser le jour où chaque maison eut son canari devant la porte.

Les semaines passèrent, bien sûr le village pleurait ses enfants disparus mais peu à peu, il retrouva sa quiétude.

C'était par une nuit sans lune. Il avait neigé pendant toute la journée, une belle couche de neige adoucissait le paysage et un vent froid venant du nord avait repoussé les nuages au loin. Seules quelques étoiles brillaient, petits diamants de lumière, dans un ciel d'un noir d'encre. De temps en temps une rafale poussait un long cri plaintif, ébranlant les volets mal ajustés et faisant sursauter l'un ou l'autre dormeur.

L'enfant fait justement partie de ceux là. Un volet claque au loin. Il entrouvre un oeil. Le referme. Il fait tellement froid dehors, que le canari qui était sur le porche jusqu'alors a été rentré pour la nuit.

Un autre claquement, plus proche.

L'enfant s'assied dans son lit. Se frotte les yeux. Encore un claquement. Il repousse les couvertures, met ses pantoufles et se lève.

Il sort de sa chambre sur la pointe des pieds, longe le couloir. Le bruit semble venir d'en bas. Il descend quelques marches. Le canari, toujours dans sa cage dort. Rassuré, il remonte les marches.

Encore un bruit sourd. Plus proche. Il se retourne. Silencieusement il revient sur ses pas, vers l'escalier. Pose une main tremblante sur la rampe. Entame sa descente.

Il arrive sur la dernière marche. Devant lui le hall et la porte d'entrée sont plongés dans la pénombre. Il regarde la porte avec attention. Elle lui semble différente. Une lueur sourde émane de l'autre côté de celle-ci et la poignée bouge légèrement.

Il tend l'oreille. C'est comme si on tapait avec une pioche sur la porte depuis l'extérieur.

Indécis, il reste sur la dernière marche. Un dernier coup, plus fort que les autres et une pioche ouvre lentement la porte.

L'enfant, fasciné par ce mouvement lent reste immobile. La pioche se retire. Une main squelettique apparaît dans le chambranle.

S'en est trop pour lui, il sursaute, crie, mais c'est trop tard, le Houilleux mwèr s'avance droit sur lui. Range la pioche à sa ceinture, attrape le gamin sous un bras, le canari dans l'autre main et s'en va.

A l'étage, les parents réveillés en sursaut sautent du lit, regardent par la fenêtre et voient leur enfant s'éloigner, dans une lueur pâle.

Ils se précipitent dans l'escalier, prenant à peine le temps d'enfiler des chaussures. Ils courent dans la nuit à la poursuite du Houilleux mwèr et de leur enfant kidnappé.

Ils sont juste derrière, ils le talonnent, mais ils ont beau courir de toutes leurs forces, ils ne parviennent pas à les rattraper. Ils restent toujours à quelques pas de l'enfant et de la silhouette vaporeuse qui apparaît par intermittence à ses côtés.

ils s'enfoncent à présent dans la campagne vers le charbonnage. Les parents courent, menacent, hurlent, rien à faire. Ils ne parviennent pas à les rejoindre.

Ils arrivent à l'orée du site minier. La grande tour à moitié détruite de l'ascenseur les domine de toute sa hauteur. La silhouette de l'enfant traîné par le Houilleux mwèr se dessine sur la neige. Derrière les deux fuyards une seule ligne d'empreintes, celles de l'enfant.

Le Houilleux mwèr se dirige d'un pas résolu vers le puits.

Le fracas fantomatique d'un ascenseur depuis longtemps hors service remplit l'atmosphère. L'enfant tourne des orbites vides vers ses parents, courant toujours quelques pas derrière lui. Leur adresse mollement un signe de la main. Sa tête dodeline sur ses épaules.

La grille d'un ascenseur aussi ancien qu'irréel s'ouvre lentement.

Houilleux mwèr et enfant s'y engouffrent. Les parents hurlent tant qu'ils peuvent mais c'est depuis longtemps trop tard.

La mère tend la main, effleurant du bout des doigts la main déjà glacée de son enfant.

La grille fantomatique s'est refermée, emmenant aussi bien le revenant que sa victime dans les entrailles de la terre.

Les parents sont à genoux dans la neige, prostrés; les épaules voûtées, immobiles devant la tour à moitié effondrée. Le soleil se lève lentement sur les ruines révélant les petits nuages de buée de leur respiration, faisant scintiller les larmes coulant sur leurs joues, sur la neige. Dans celle-ci trois jeux d'empreintes, dont l'un, le plus petit semble disparaître sur le seuil d'un ascenseur hors service depuis longtemps.

Au même moment, dans une maison isolée du village meurt paisiblement un vieillard au cheveu rare et au regard bleu voilé, un sourire énigmatique sur le visage.

C'est du moins comme cela qu'on le retrouva le lendemain.

Sur sa poitrine immobile, une unique plume jaune, toute petite.

Des années, des décennies se sont écoulées. Elles ont effacé l'histoire et n'est resté que la légende des Houilleux mwèr. Une légende que raconte volontiers un vieillard assis sur un banc, une canne à la main. Un vieillard dont les yeux vairons fascinent les enfants, toujours friands d'histoires surnaturelles.